

VIE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

Rapport et interventions hongrois choisis, tenus lors du 16^e Congrès
International des Sciences Historiques.
Stuttgart, 25 Août – 1^{er} Septembre 1985

Nouvelles recherches sur l'infrastructure sociologique de la Renaissance: cours, académies, universités, etc.

TIBOR KLANICZAY

Au congrès précédent à Bucarest, M. August Buck a passé magistralement en revue les résultats récents de la recherche sur la Renaissance.¹ Son rapport était centré sur les principaux ensembles de sujet à propos desquels pendant les 10 à 20 ans avant 1980 les recherches ont produit le progrès le plus notable. Dans ma communication présente je me propose d'attirer l'attention sur une tendance nouvelle de la recherche qui ne pouvait pas encore figurer parmi les branches représentatives des recherches sur la Renaissance au moment du congrès de Bucarest, son importance, ses résultats accumulés n'étant devenus appréciables que dans ces dernières années.

Il s'agit des recherches concernant les formes institutionnelles, les organismes et les groupements qui réunissaient les intellectuels dans des collectivités propre à l'époque en question. On semble être de plus en plus disposé à reconnaître que l'activité des artistes, écrivains, philosophes, humanistes est impossible à apprécier dans son essence sans la connaissance des cadres, des groupements, des institutions, du contexte social qui déterminaient et limitaient l'espace dans lequel elle se déployait.

Loin de moi de prétendre que la recherche, au passé, a laissé tout cela hors de compte. En traitant de la biographie des diverses personnalités, des impulsions qu'elles reçurent du point de vue de leur travail, on a, bien entendu, toujours pris en considération leur milieu social. Ce qui manquait, c'était la description des organisations, des groupes et des institutions dans leur complexité, en tant que formes sociologiques indépendantes, avec une analyse de leurs fonctions et de leur mécanisme. En d'autres termes je dirais que le phénomène que faute de mieux j'appelle infrastructure sociologique a été pris en considération dans la plupart des cas comme annexe, comme explication d'une analyse portant sur une personnalité et son œuvre, et non comme sujet autonome de la recherche. Cela vaut encore davantage pour deux institutions particulièrement importantes en tant que véhicules de la culture de l'époque: pour la cour et pour l'académie.

Dans ces deux cas nous avons assisté à un essor spectaculaire de la recherche à partir des années 1970. En 1974 un groupe de savants italiens, hollandais et américains a lancé

¹ AUGUST BUCK, *Überlegungen zum gegenwärtigen Stand der Renaissanceforschung*, in *XV^e Congrès international des sciences historiques, Rapports III*, București, Editura Academiei R. S. R., 1980. pp. 33-59. publié aussi in «Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance», XLIII (1981), pp. 7-38.

KLANICZAY TIBOR, Centre de Recherches de la Renaissance, Budapest, Ménesi út 11-13. 1118. Rapport, l'édératation Internationale des Sociétés et Institut pour l'étude de la Renaissance

un programme de recherche international de grande envergure, intitulé *The Europe and the Courts*, entreprise qui n'était certainement pas indépendante de la parution en 1969 de l'ouvrage, écrit bien auparavant, de Norbert Elias: *Die höfische Gesellschaft*.² Comme première étape du travail le groupe proposait l'étude de la cour de Parme et de Naples. La première, l'étude de la cour de Parme ayant été menée à terme, Parme devint bientôt le centre du travail. C'est là qu'en juillet 1975 se constitua le *Centro Studi Europa delle Corti*. Le travail avança avec un élan tel qu'en octobre 1976 l'organisation a pu y organiser le premier colloque international sur le sujet *Le corti farnesiane di Parma e Piacenza*.³ L'organisation fut bientôt placée sous la direction de savants aussi éminents que Alberto Tenenti président et Cesare Vasoli viceprésident. Et même lorsque plus tard ces deux savants se démièrent de leur fonction, l'organisation était déjà consolidée au point qu'à l'heure actuelle, sous la présidence de Paolo Prodi avec Amedeo Quondam comme secrétaire, elle a son actif des résultats notables. Jusqu'en 1984 elle prépara huit colloques internationaux, parmi lesquels il faut tenir compte en particulier de celui de Parme déjà mentionné sur la cour Farnese, de celui consacré au *Cortegiano* de Castiglione en 1978⁴, du colloque *Société et Cour* qui eut lieu en 1980 à Paris⁵ et de celui d'Urbino en 1982, portant sur la cour de Federigo Montefeltro.⁶ Avec l'aide de l'éditeur Bulzoni de Rome le Centre réussit à lancer une série de livres qui au printemps 1984 ne comprenait pas moins de 26 volumes, en partie les matériaux des divers colloques, en partie des monographies indépendantes consacrées à des sujets apparentés. Entretemps les efforts du Centre aboutirent à la fondation de l'Institut di Studi Rinascimentali à Ferrare qui depuis sert au Centre d'institution de base. En 1984 l'organisation prit le nom de *Europa delle Corti. Centro Studi sulle società di antico regime*. Il est regrettable que cette institution qui peut enregistrer des résultats aussi sérieux et travaille avec un tel élan ne soit pas encore membre de notre Fédération.

A côté de ce programme qui au départ était conçu comme une recherche établie sur une large base internationale, mais qui finit par se concentrer surtout sur l'Italie, des initiatives intéressantes furent prises dans différents autres pays également. En 1973 parut la monographie *Rudolf II and his World* de R.J.W. Evans qui était le premier à broser un tableau synthétique de cette cour, peut être la plus importante en Europe à l'époque de la Renaissance tardive et du maniérisme⁷; en 1981 August Buck et d'autres publièrent les communications du congrès de 1979 à Wolfenbüttel sous le titre *Europäische Hofkultur*

² NORBERT ELIAS, *Die höfische Gesellschaft*, Neuwied-Berlin, 1969.

³ Voir: *Le corti farnesiane di Parma e Piacenza (1545-1622)*, vol. I.: *Potere e società nello stato farnesiano*, éd. Marzio A. Romani; vol. II.: *Forme e istituzioni della produzione culturale*, éd. Amedeo Quondam, Roma, Bulzoni, 1978 (Centro Studi «Europa delle Corti» – Biblioteca del Cinquecento, 1-2).

⁴ *La Corte e il «Cortegiano»*, vol. I.: *La scena del testo*, éd. Carlo Ossola, vol. II. *Un modello europeo*, éd. Adriano Prosperi, Roma, Bulzoni, 1980 (Centro Studi «Europa delle Corti» – Biblioteca del Cinquecento, 8-9).

⁵ Une partie des communications ont paru dans le numéro spécial, intitulé *La Corte in Europa* de la revue «Cheiron» (Brescia), I(1983).

⁶ *Federico di Montefeltro. Lo stato, le arti, la cultura*. éd. G. Carboni Baiardi, G. Chittolini, P. Floriani, vols I–III. Roma, Bulzoni, 1986.

⁷ R. J. W. EVANS, *Rudolf II and his World. A Study in Intellectual History, 1576-1612*. Oxford, Clarendon Press, 1973.

im 16. und 17. Jahrhundert⁸ ; en 1984 c'est en Hongrie que fut organisé un colloque sur la culture des cours en Hongrie à l'époque de la Renaissance dont les matériaux sont sous presse. Mais de nombreux autres ouvrages relevant des recherches sur la cour furent également publiés dans les divers pays au cours des cinq à dix ans écoulés.

Qu'est-ce qui constitue la nouveauté radicale de ces recherches? Alberto Tenenti qui dans une étude, parue en 1978, a esquissé le programme des recherches prévues, soulignait qu'auparavant les recherches portant sur les cours étaient soit consacrées à la personne d'un souverain et ne traitaient de sa cour que comme son rayonnement, soit examinaient l'un ou l'autre des aspects du fonctionnement d'une cour (cérémonies, vie musicale, mécénat, etc.). Ce qui faisait défaut c'était une reconstitution organique du phénomène cour en soi et pour soi⁹. Or la nouvelle recherche met précisément cet aspect au premier plan, alléguant que la cour – en particulier celle du XVI^e siècle – était devenue une structure compliquée ayant une vie à elle, et ses fonctions avaient leur propre continuité, souvent même indépendamment du souverain. Les fonctions de la cour et de l'Etat se confondent en général, la cour devient un Etat dans l'Etat, et plus d'une fois elle se superpose à ce dernier. André Stegmann a parfaitement raison en écrivant que «la Cour est l'image symbolique de l'Etat», mais en même temps une entité indépendante bien limitée qui du fait que le palais est un monde fermé, se distingue topographiquement, politiquement, culturellement, sociologiquement et bien souvent spirituellement aussi du reste de la société¹⁰. Le but des nouvelles recherches est d'appréhender cette unité, ce qui, bien entendu, ne peut se faire qu'à l'aide d'analyses interdisciplinaires. De ce point de vue l'étude des comptes de la cour acquiert une importance particulière, vu que c'est à travers eux que l'on obtient l'image la plus fidèle des conditions de l'hégémonie politique et culturelle de la cour. Les résultats sont d'ores et déjà surprenants, par exemple en ce qui concerne le «budget» des cours de Parme, de Mantoue et de Ferrare. Une autre investigation qui promet d'être très féconde comprend l'inventoriation et l'analyse sociologique de l'effectif du personnel d'une cour, en particulier en ce qui concerne la situation, le rôle des intellectuels, des artistes, des musiciens, etc. et leur poids social. Ces recherches jettent une nouvelle lumière sur la notion de «courtisan»; sa figure, ses multiples aspects et ses changements de rôle ont fait l'objet d'une analyse approfondie de Cesare Vasoli dans son étude *Il cortegiano, il diplomatico, il principe*¹¹. Les recherches organisées par *Europa delle Corti* ont dirigé l'attention à l'intérieur des différentes cours sur le rôle et la composition de la famille des princes et leurs rapports avec les familles d'aristocrates. Cet ensemble de problèmes avait déjà fait l'objet d'une discussion en petit comité en 1983 et 1984, et constituera en septembre de cette année le sujet d'un colloque de plus grande envergure. On peut s'attendre à ce qu'il élargira considérablement nos connaissances quant au dynamisme et la typologie de la politique de famille et aux relations compliquées et contradictoires entre la famille, la cour et l'Etat.

⁸ *Europäische Hofkultur im 16. und 17. Jahrhundert*, vols I-III, éd. August Buck, Georg Kaufmann, Blake Lee Spahr, Conrad Wiedemann, Stuttgart, Hauswedell, 1981 (Wolfenbütteler Arbeiten zur Barockforschung, 8-10).

⁹ ALBERTO TENENTI, *La Corte nella storia dell'Europa moderna (1300-1700)*, in *Le Corti. Jarnesiane di Parma e Piacenza*, vol. I, pp. IX-XIX.

¹⁰ ANDRÉ STEGMANN, *La Corte. Saggio di definizione teorica*, ibid., pp. XXI-XXVI.

¹¹ In *La Corte e il «Cortegiano»*, vol. II, pp. 173-193, publié aussi in C. V., *La cultura delle Corti*, Bologna, Cappelli, 1980, pp. 64-87.

La recherche sur les cours ne peut bien entendu pas se limiter aux cours princières mais doit s'étendre sur les grandes familles d'aristocrates également. Cela est fort important en particulier dans l'Est de l'Europe y compris une partie du territoire germanique, où en conséquence des conditions sociales et politiques les puissances et centres territoriaux, même à défaut de souveraineté, disposaient d'une large autonomie et d'une vaste sphère de mouvement. Les cours sur les territoires allemands du Nord et de l'Est ainsi que les centres de la haute aristocratie tchèque, polonaise et hongroise sont susceptibles de nous fournir de nombreux enseignements.¹²

L'autre formation sociologique à propos de laquelle les recherches présentent un progrès sans précédent ces derniers temps, c'est l'académie. Pendant des dizaines d'années elle fut un enfant déshérité de la science. On disposait, il est vrai, de nombreuses mises au point positivistes dont, par exemple, la collection de données monumentale en cinq volumes sur les académies d'Italie de Maylender¹³, et dès 1961 le premier ouvrage de caractère synthétique sur les académies espagnoles de la Renaissance et du baroque de la plume de José Sánchez¹⁴, toutefois le seul prototype de l'approche moderne de la question restait l'ouvrage classique de Frances Yates, paru en 1974, *The French Academies of the Sixteenth Century* — un bel exemple des perspectives que l'étude des académies et des groupements de savants peut ouvrir à l'histoire intellectuelle de la Renaissance¹⁵. Dans les années 70 un tournant survint enfin dans ce domaine, et depuis ce moment l'histoire des académies constitue un des sujets préférés des recherches sur la Renaissance.

Les spécialistes étaient bien inspirés en affectant la plus grande partie de leur énergie à l'étude de deux académies italiennes particulièrement importantes, notamment l'*Accademia Fiorentina* et l'*Accademia Veneziana* qui n'eut d'ailleurs qu'une vie éphémère. En ce qui concerne l'académie florentine, il faut mentionner avant tous les études de Armand L. De Gaetano, Claudia Di Filippo Bareggi ainsi que Michel Plaisance, suivies en 1976 par la monographie de De Gaetano (*Giambattista Gelli and the Florentine Academy. The Rebellion Against Latin*), puis, en 1980, par l'étude de Vasoli (*Cultura e «mitologia» nel principato. Considerazioni sulla «Accademia Fiorentina»*).¹⁶ Cette

¹² Cf. TIBOR KLANICZAY, *Gli antagonismi tra Corte e società in Europa centrale: la Corte transilvanica alla fine del XVI secolo*, in «Cheiron», I (1983), pp. 31-58.

¹³ MICHELE MAYLENDER, *Storia delle Accademia d'Italia*, vols I-V, Bologna, 1926-1930, repr. Bologna, Arnaldo Forni, 1976.

¹⁴ JOSÉ SÁNCHEZ, *Academias literarias del siglo de oro español*, Madrid, Gredos, 1961.

¹⁵ London, The Warburg Institute, 1947, repr. Nenen (Liechtenstein), Kraus, 1973.

¹⁶ ARMAND L. DE GAETANO, *The Florentine Academy and the Advancement of Learning Through the Vernacular, The Orti Oricellari and the Sacra Accademia*, in «Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance», XXX (1968), pp. 20-52; Claudia Di Filippo Bareggi, *In nota alla politica culturale di Cosimo I: l'Accademia Fiorentina*, in «Quaderni Storici», VII (1973), pp. 527-574, Michel Plaisance *Une première affirmation de la politique culturelle de Côme I^{er}: La transformation de l'Académie des «Humidi» en Académie Florentine (1540-1542)*, in *Les écrivains et le pouvoir en Italie à l'époque de la Renaissance* (Première série), éd. André Rochon, Paris, Univ. de la Sorbonne Nouvelle, 1973, pp. 361-431 (Centre de Recherche sur la Renaissance italienne, 2); Id., *Culture et politique à Florence de 1542 à 1551: Lasca et les «Humidi» aux prises avec l'Académie Florentine*, ibid. (Deuxième série), 1974, pp. 149-242 (Centre de Recherche sur la Renaissance italienne, 3), Armand L. De Gaetano, *Giambattista Gelli and the Florentine Academy. The Rebellion Against Latin*, Firenze, Olschki, 1976, pp. 87-136, Cesare Vasoli, *Cultura e «mitologia» nel principato. Considerazioni sulla «Accademia Fiorentina»* in «Revue des Études Italiennes», XXV (1979), pp. 41-73, publié aussi in C. V., *La cultura e le Corti*, pp. 159-189.

académie devenue institution d'Etat était particulièrement apte à illustrer la continuité de la pensée d'académie (Akademiegedanke) depuis les groupes informels du XV^e siècle jusqu'à l'institution disposant d'une organisation établie, et à servir de base à une mise au jour des rapports du pouvoir et de la vie littéraire et scientifique, comme le firent en particulier les études révélatrices de Plaisance, enfin à démontrer le rôle décisif du mouvement académique dans la promotion de la lingua vulgaris.

En ce qui concerne l'*Accademia Veneziana*, on sait depuis l'étude de Lawrence Rose parue en 1969 que sous le signe de l'encyclopédisme de la Renaissance elle constitua une des tentatives les plus passionnantes de la seconde moitié du XVI^e siècle¹⁷. A la fin des années 1970 et au début des années 80, l'entreprise et surtout son programme extraordinaire d'édition et de traduction furent analysés de manière complexe par Gino Benzoni, Paolo Ulvioni, Lina Bolzoni et Cesare Vasoli¹⁸. En dehors de ces deux académies importantes, d'autres firent également objet de recherches fort intéressantes, et l'étude du mouvement académique de la Renaissance dans d'autres pays fut également abordée. En 1981 parut le livre de Robert J. Sealy, *The Palace Academy of Henry III* qui en partie corrigeait en partie développait les résultats de Yates concernant les académies françaises¹⁹. L'atelier de Wolfenbüttel fit paraître en 1978 les communications d'un colloque antérieur sous le titre *Sprachgesellschaften, Sozietäten, Dichterguppen*.²⁰ Elles étaient consacrées, il est vrai, en majeure partie aux groupements du XVII^e siècle, mais l'attention ne tarda pas à se diriger sur les organisations de la Renaissance, en premier lieu sur la *Sodalitas* de Konrad Celtis dont la question vient d'être réexaminée par les études de Heinrich Lutz et Moritz Csáky en 1984 et 1985 respectivement.²¹ Une monographie consacrée aux tentatives académiques en Hongrie est également en chantier.

Parallèlement à la multiplication des recherches portant sur certaines académies, les premiers jalons ont été posés en vue d'une étude synthétique de la question. La bibliothèque de Wolfenbüttel publia en 1977 le volume *Der Akademiegedanke im 17. und 18. Jahrhundert* qui, grâce à l'étude de M. Buck sur les académies italiennes des

¹⁷ LAWRENCE ROSE, *The Accademia Venetiana, Science and Culture in Renaissance Venice*, in «Studi Veneziani», XI (1969), pp. 191-242.

¹⁸ GINO BENZONI, *Aspetti della cultura urbana nella società veneta del '5-600. Le Accademie*, in «Archivio Veneto», CVIII, no. 143 (1977), pp. 87-159, Paolo Ulvioni, *Accademie e cultura in Italia dalla Controriforma all'Arcadia. Il caso veneziano*, in «Libri e Documenti. Archivio storico civico e Biblioteca Trivulziana», V, no. 2 (1979), pp. 21-75, Lina Bolzoni, *L'Accademie Veneziana: splendore e decadenza di una utopia enciclopedica*, in *Università, Accademia e Società scientifiche in Italia e in Germania dal Cinquecento al Settecento*, Bologna, Il Mulino, 1981, pp. 117-167, Cesare Vasoli, *Le Accademie fra Cinquecento e Seicento e il loro ruolo nella storia della tradizione enciclopedica*, ibid., pp. 81-115.

¹⁹ ROBERT J. SEALY, S. J., *The Palace Academy of Henry III*, Genève, Droz, 1981 (Travaux d'Humanisme et Renaissance, CLXXXIV).

²⁰ *Sprachgesellschaften, Sozietäten, Dichterguppen*, éd. Martin Bircher, Ferdinand von Ingen, Stuttgart, Hauswedell, 1978 (Wolfenbütteler Arbeiten zur Barockforschung, 7).

²¹ HEINRICH LUTZ, *Die Sodalitäten im oberdeutschen Humanismus des späten 15. und frühen 16. Jahrhunderts*, in *Humanismus und Bildungswesen des 15. und 16. Jahrhunderts*, éd. Wolfgang Reinhard, «Acta humaniora», 1984, pp. 45-60 (Mitteilungen XII der Kommission für Humanismusforschung der Deutschen Forschungsgemeinschaft), Moritz Csáky, *Die «Sodalitas litteraria Danubiana»: historische Realität oder poetische Fiktion des Konrad Celtis?* in *Die österreichische Literatur und ihr Profil, von den Anfängen im Mittelalter bis ins 18. Jahrhundert (1050-1775)*, Graz, 1985, pp. 739-785

premiers temps, contient aussi une vue retrospective sur le XV^e et le XVI^e siècle.²² En 1981 les communications d'un colloque de Trente organisé l'année d'avant parurent sous le titre *Università, accademie e società scientifiche in Italia e in Germania dal Cinquecento al Settecento*. Ezio Raimondi, Vasoli, Amedeo Quondam et d'autres y tentèrent de dégager les traits communs de la sociologie, des académies, c'est-à-dire les tendances générales de leur développement et la forme de leur existence.²³ Cette tentative est développée ensuite dans les chapitres rédigés par Vincenzo De Caprio et par Quondam pour le premier volume (*Il letterato e le istituzioni*) de l'histoire de la littérature italienne publiée sous la direction d'Alberto Asor Rosa chez Einaudi.²⁴ De Caprio traite de l'histoire des groupements informels des humanistes, des cenacles, des contubernia, des sodalitates; Quondam se penche sur celle des académies disposant de statuts. Quoique, à mon avis, ils tracent une ligne de séparation trop nette entre les deux types, alors que le chemin conduisant des groupements spontanés aux académies établies était direct à travers certaines formes de transition, les deux auteurs ont le grand mérite d'avoir appliqué pour la première fois les points de vue et les résultats de la sociologie moderne au mouvement académique italien.

L'académie voir ses antécédants, le cenacolo, le contubernium humaniste, devint à l'époque de la Renaissance le foyer même du nouvel idéal culturel et du travail créateur intellectuel. La renaissance des études classiques s'épanouit non comme programme d'enseignement officiel, mais dans les sociétés privées des littérateurs. La vie intellectuelle des humanistes est impensable dans la solitude, elle avait besoin de la communauté libre d'hommes du même rang et d'une communication permanente. Pour reprendre une expression de Garin: la vie des humanistes est «un colloque permanent»²⁵ dont les formes de manifestation sont la conversation, le dialogue, le symposium et non en dernier lieu la correspondance permettant de maintenir un échange de vue avec les absents. Tout ceci se passe toutefois dans le cadre de l'association spontanée et de l'académie qui en est issue. Comme il s'agit ici d'un des phénomènes socio-culturels les plus importants de l'époque de la Renaissance, il ne suffit pas de mettre au jour l'histoire des divers groupements et académies, mais il est également besoin de décrire le phénomène en général et d'esquisser son modèle. Les résultats des 10 à 15 dernières années témoignent d'un progrès notable dans ce domaine; nous commençons à connaître les lois qui régissaient la genèse et l'étiologie des académies, leur rituel et leur symbolique, les formes de leur structure, les collisions survenues entre l'association des intellectuels et le pouvoir et finalement le processus au terme duquel les groupes constitués pour l'étude des textes antiques s'étaient transformés peu à peu en institutions différenciées (langue, art, sciences naturelles, etc.) après avoir passé par le stade des académies précoces aux ambitions encyclopédiques.

²² AUGUST BUCK, *Die humanistischen Akademien in Italien*, in *Der Akademiegedanke im 17. und 18. Jahrhundert*, éd. Fritz Hartmann, Rudolf Vierhaus, Bremen-Wolfenbüttel, Jacobi Verlag, 1977, pp. 11-25 (Wolfenbütteler Forschungen, 3).

²³ *Università, Accademie e Società scientifiche in Italia e in Germania dal Cinquecento al Settecento*, éd. Laetitia Boehm, Ezio Raimondi, Bologna, Il Mulino, 1981.

²⁴ VINCENZO DE CAPRIO, *I cenacoli umanistici*, in *Letteratura italiana*, éd. Alberto Asor Rosa, vol. I. Torino, Einaudi, 1982, pp. 799-822, AMEDEO QUONDAM, *L'Accademie*, ibid., pp. 823-898.

²⁵ EUGENIO GARIN, *Umanismo e Rinascimento*, in *Questioni e correnti di storia letteraria*, Milano, Marzorati, 1949, p. 380.

A côté de ces «principaux centres de la cohésion culturelle» (pour citer Vasoli)²⁶ on ne peut bien entendu pas négliger l'université, cette institution traditionnelle mais renouvelée à l'époque de la Renaissance, destinée à transmettre et à développer la culture et la science. Dans ce cas il s'agit d'une branche des recherches qui fut cultivée sans interruption et disposait d'une organisation internationale appropriée; elle n'avait par conséquent pas besoin d'un tournant tel que celui qui était survenu sur le plan de la cour et de l'académie. Néanmoins, du point de vue des recherches sur la Renaissance on constate avec satisfaction que les études récentes marquent un progrès important aussi pour ce qui est de l'histoire de l'université à l'époque qui nous intéresse. La ligne directrice des recherches a été tracée par la contribution de Garin au volume *Les universités européennes du XIV^e au XVIII^e siècle*.²⁷ A l'avis de Garin l'étape décisive pour l'essor de l'humanisme avait été la promotion successive des facultés des Arts à un rang supérieur et qui finit par les doter du même rang que celui des trois autres facultés. A l'aube de la Renaissance la plupart des universités furent — même en Italie — les citadelles de la science médiéval et du conservatisme, et c'est précisément contre elles que se dirigeait le mouvement académique spontané des humanistes. Il y eut, bien entendu, dès le début, des cas intermédiaires en particulier grâce aux collèges institués par les grands pédagogues humanistes italiens, un Vittorino da Feltre ou un Guarino da Verona. Après le milieu du XV^e siècle toutefois l'humanisme commença à pénétrer dans les universités, en particulier dans les facultés des Arts. Le tournant décisif fut probablement la réforme introduite par Bessarion à l'Université de Bologne. Nos connaissances relatives à ce processus ont été considérablement enrichies par les récentes recherches et publications qui sont venus s'ajouter aux mises au points magistrales telle que les 4 volumes de Henry de Vocht sur les premières décennies du Collège trilingue à Louvain.²⁸ A titre d'illustration seulement je mentionnerai les volumes d'Armando F. Verde sur *Lo Studio Fiorentino*,²⁹ les nombreuses publications de source et études du groupe de recherche de l'histoire de l'université de Padoue,³⁰ les grandes monographies de l'école supérieure de Strasbourg par Anton Schindling³¹ et celle sur l'Artistenfakultät de Tübingen par Norbert Hofmann³² ou encore le riche volume d'études publié à l'occasion de l'anniversaire de la fondation de l'université de Leyde.³³ Je dois mentionner séparément le volume *Beiträge zu Pro-*

²⁶ CESARE VASOLI, *Cultura e «mitologia»*. . . p. 159.

²⁷ EUGENIO GARIN, *La concezione dell'università in Italia nell'età del Rinascimento*, in *Les universités européennes du XIV^e au XVIII^e siècle*, éd. Sven Stelling-Michaud, Genève, Droz, 1967, pp. 84-93.

²⁸ HENRY DE VOCHT, *History of the Foundation and the Rise of the Collegium Trilingue Lovaniense*, Leuven, 1951-1955.

²⁹ ARMANDO F. VERDE, O. P., *Lo Studio Fiorentino, 1473-1503*, vols I-II, Firenze, Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento, 1973.

³⁰ Cf. les séries: *Fonti per la storia dell'Università di Padova; Quaderni per la storia dell'Università di Padova*.

³¹ ANTON SCHINDLING, *Humanistische Hochschule und freie Reichsstadt. Gymnasium und Akademie in Strassburg, 1538-1621*, Wiesbaden, Steiner, 1977 (Veröffentlichungen des Instituts für europäische Geschichte Mainz, 77).

³² NORBERT HOFMANN, *Die Artistenfakultät an der Universität Tübingen, 1534-1601*, Tübingen, 1982.

³³ *Leiden University in the Seventeenth Century*, éd. Th. H. Lunsingh Scheurleer, G. H. M. Posthumus Meyjes, Leiden, Brill, 1975.

blemen deutscher Universitätsgründungen der frühen Neuzeit paru en 1978 sous la direction de Peter Baumgart et Notker Hammerstein.³⁴ Il analyse d'une façon exemplaire les fondations d'université sur le territoire de l'Empire à l'époque de la Renaissance, tout en apportant des preuves suggestives pour le progrès et l'avènement de l'enseignement humaniste.

Il faut cependant signaler que l'histoire des universités à l'époque de la Renaissance a un aspect auquel on n'a pas consacré l'attention qu'il méritait: je pense à la question de la migration des étudiants et à leur inscription massive aux universités d'autres pays. Connu dès le Moyen Age, le phénomène prend une importance particulière au XVI^e siècle, époque de la division idéologique en Europe. Dans les pays et provinces qui n'avaient pas ou n'avaient que peu d'universités, et dans ceux où des aspects confessionnels empêchaient une partie considérable des jeunes gens désireux de se former de fréquenter les universités locales, la migration des étudiants devint un fait socio-culturel hautement important. Parmi les rares publications consacrées à ce sujet, il faut faire état de l'ouvrage de František Hrubý, *Etudiants tchèques aux écoles protestantes de l'Europe occidentale à la fin du 16^e et au début du 17^e siècle*,³⁵ ainsi que des recherches poursuivies avec beaucoup de dynamisme à l'Université de Szeged sur la «peregrinatio academica» des étudiants hongrois. La future mise au jour du mouvement de pérégrinations, étendant sur l'ensemble de l'Europe contribuera dans une importante mesure à une meilleure connaissance de l'infrastructure sociologique de l'époque.

Parmi les institutions qui ont été les foyers de la culture de la Renaissance, une place distinguée revient aux maisons d'édition. C'est là aussi un domaine florissant des recherches et exploité de façon continue par les spécialistes, eu égard en particulier à l'imprimerie et son essor triomphale dans l'Europe du XV^e et du XVI^e siècle. Mais encore que l'activité des imprimeurs, des éditeurs et des marchands de livres puisse à peine être séparée à cette époque, on constate que l'attention des chercheurs s'est portée jusqu'à il y a quelque temps plutôt sur l'histoire de l'imprimerie que sur celle de l'édition. Non que cette dernière ait été complètement négligée. On n'a qu'à penser à l'ouvrage de base de Lucien Febvre et de Henry-Jean Martin, *L'apparition du livre*³⁶ soumettant à une analyse approfondie le rôle des typographes comme Alde Manuce, Amerbach, Froben, Estienne, Plantin, etc. qui se distinguèrent en premier lieu en tant qu'éditeurs. Néanmoins ce n'est que ces derniers temps que l'activité d'éditeur, les programmes d'édition, les ateliers scientifiques constitués autour des éditeurs et non en dernier lieu les éditeurs ne disposant pas d'imprimerie, comme la maison Giunta ou celle des frères Alantsee à Vienne, a commencé à se constituer en sujet indépendante des recherches. La voie du développement est marquée par des monographies aussi remarquables que celle en deux volumes de Leon Voet sur l'Officina Plantiniana et ses six volumes de bibliographies de Plantin³⁷ ou l'ouvrage de R.J.W Evans, *The Wechsel Presses* qui à travers la

³⁴ *Beiträge zu Problemen deutscher Universitätsgründungen der frühen Neuzeit*, éd Peter Baumgart, Notker Hammerstein, Nendeln (Liechtenstein), KTO Press, 1978 (Wolfenbüttler Forschungen, 4).

³⁵ Éd. L. URBANKOVÁ-HRUBÁ, Brno, 1970.

³⁶ Paris, Albin Michel, 1985.

³⁷ LEON VOET, *The Golden Compasses. A History and Evaluation of the Printing and Publishing Activities of the Officina Plantiniana at Antwerp*, vols I-II, Amsterdam, 1962-1972: Id., *The Plantin Press (1555-1589). A Bibliography of the Works Printed and Published by Christopher Plantin at Antwerp and Leiden*, vols I-VI, Amsterdam, 1983.

politique d'édition d'une seule maison nous initie au monde chaotique des tendances intellectuelles de la fin de la Renaissance.³⁸

La cour, l'académie, l'université et la maison d'édition sont peut-être les structures sociales ou institutionnelles les plus importantes parmi les véhicules de la culture. Toutefois il y a encore d'autres qui doivent être prises en considération et qui méritent d'être étudiées. Ainsi je signale à titre d'exemple les conseils municipaux qui dans la Florence au début du XV^e siècle et dans quelques autres cités italiennes qui sauvegardaient la tradition communale ou encore dans certaines villes impériales allemandes, comme Bâle, Strasbourg, Nuremberg constituaient d'importantes bases de la culture humaniste. Mais je pourrais aussi mentionner les confraternités laïques qui, par exemple à Venise, au moment de bâtir leur scuole, passèrent aux plus grands artistes de commandes les plus importantes. Je ne m'étends pas ici sur le rôle culturel des institutions ecclésiastiques proprement dites et sur les résultats et les tâches des recherches les concernant, car cela risque de m'entraîner trop loin.

Mon propos n'était nullement de présenter ici un rapport de type « Forschungsbericht ». D'ailleurs ce que je viens d'esquisser est beaucoup trop fragmentaire pour en constituer un. J'ai voulu simplement présenter à l'attention une nouvelle tendance, un nouveau « trend » de la recherche. Dans des domaines tout à fait différents, dans des programmes mis au point indépendamment les uns des autres, on reconnaît, si je ne me trompe, une aspiration commune, à savoir de mettre au jour l'arrière-fond institutionnel, c'est-à-dire l'infrastructure sociale de la culture de la Renaissance. Dans la littérature spéciale on rencontre depuis quelques années bien souvent le problème des rapports des intellectuels et du pouvoir, en tant que facteur qui a déterminé à beaucoup d'égards l'activité des humanistes, des écrivains et des artistes de l'époque. Il suffit à mentionner le livre magistrale de Peter Burke sur les questions sociales de la Renaissance italienne, publiée récemment en traduction allemande aussi.³⁹ A la différence du système médiéval reposant en premier lieu sur une dépendance personnelle, à l'époque de la Renaissance ces rapports se font de plus en plus valoir par l'intermédiaire de certaines formes institutionnelles. Les institutions, les formes d'association en question ne sont bien entendu pas indépendantes les unes des autres, la liaison constante entre elles est assurée en particulier par les déplacements des personnes. Le même humaniste peut être membre de la cour, mais en même temps organisateur ou membre d'une académie, tôt ou tard professeur à une université, éventuellement il participera à une entreprise d'édition. L'académie peut être une institution de cour, comme celle de Henri III, mais elle peut aussi être l'initiatrice d'une grandiose entreprise d'édition, comme l'*Accademia Veneziana*. Les recherches récentes ont commencé à discerner le réseau complexe et fortement articulé des formations et institutions sociales qui alimentent la culture de la Renaissance, lui assurent une sphère de mouvement, encouragent le travail créateur ou au contraire lui opposent une barrière par voie d'autorité. Et il me semble que nous avons toutes les raisons de féliciter les recherches de cette tendance. A une condition près toutefois.

³⁸ R. J. W. EVANS, *The Wechel Presses: Humanism and Calvinism in Central Europe 1572-1627*, Oxford, The Past and Present Society, 1975 (Past and Present Supplement, 2).

³⁹ PETER BURKE, *Culture and Society in Renaissance Italy*. London, Batsford, 1972, en allemand: *Die Renaissance in Italien. Sozialgeschichte einer Kultur zwischen Tradition und Erfindung*, Berlin, Wagenbach, 1984.

Elles doivent éviter le danger d'établir de façon mécanique une liaison entre la production culturelle et les structures sociales et institutionnelles. En effet, les facteurs individuels, les dispositions personnelles, même si du point de vue social ils n'ont pas la vigueur des formations collectives, continuent à être les principaux déterminants du travail créateur des intellectuels.